

Préface

Je vais témoigner des confessions dramatiques d'une femme, Kim, poser ma plume parfois « crue » de vocabulaire, sur son histoire décousue. Des extraits de son journal seront relatés. Le pouvoir de me mettre dans sa peau à travers des mots sera un défi, un contentement pour apaiser les non-répits de « sa » vie, mêlés à quelques extraits de la mienne. Je deviens le narrateur imaginaire à sa demande, son expérience vécue. Son autobiographie principale, tissera sa tragédie révélée, à travers mes propres écrits en devenant donc le personnage central de l'histoire dont le fil conducteur de son cheminement vers l'enfer...

« En y repensant, même si j'ai pu m'en sortir, je ne peux pas m'empêcher de frémir. Des brèches dans ma mémoire ternissent mes meilleurs souvenirs et ravivent les pires. De mes pleurs à mes rires, comme un dernier soupir renouvelé, mon passé coexistera en moi, tel un reflet fossilisé de mon âme brisée... »

Introduction

La douleur n'a pas de limite

Si je raconte ma vie de femme, c'est pour montrer au monde entier que tout peut basculer en un instant. Un retournement de situation digne d'un scénario dramatique. Qu'on soit en couple depuis un an, 10 ou 20 ans, la hauteur des sentiments ne peut se mesurer à une courte ou longue durée, parce que ni l'amour ni la douleur ne sont quantifiables par rapport au temps. John et moi avons été liés d'un amour immense, qui reflétait notre relation très forte en émotions, jusqu'à ce que le diable vienne prendre le relais pour brûler les ailes de notre histoire inachevée...

Je m'appelle Kim et j'ai 50 ans. Voici mon calvaire :

Nous sommes à l'apogée de notre histoire, un fantasme pour d'autres couples tant nous sommes en harmonie. Nous vivons un bonheur parfait. John est mon premier amour, comme je le suis pour lui. Ce temps passé ensemble représente les plus beaux épisodes de ma vie de femme. Je suis tellement heureuse et amoureuse. La simplicité d'un quotidien fluide se poursuit dans notre relation. Nos échanges limpides et complices sont si amusants qu'ils renforcent notre lien et nourrissent l'amour qui nous unit chaque jour, depuis onze merveilleuses années. Tout paraît facile et accessible entre nous. Nos envies comme nos caprices contribuent à notre plénitude. John songe à bâtir une immense maison, dans un décor de ferme avec un gigantesque potager.

Tandis que je convoite l'achat d'un bateau pour y vivre. Les deux idées s'harmonisent très bien à mon goût. Nous avons chacun nos passions. Lui, c'est la chasse, la moto trial. Il aime la nature et crapahuter dans les vallées, tandis que moi, c'est la mer, les sports nautiques et découvrir de nouveaux horizons. Des endroits civilisés avec une jolie histoire derrière, des paysages et ses lumières. « Nous », nos points communs sont la musique, le cinéma, la pêche, la pétanque, l'amour pour nos animaux, les balades dans « notre » colline et nos moments privilégiés en famille ou entre amis. J'aime les grandes assemblées, organiser des fêtes, des bons repas pour que règnent amour et joie. Pour moi, le plus attachant dans une vie est ce précieux échange avec ceux qui nous sont chers et pas seulement qu'avec celui qu'on aime. Ce serait trop ennuyeux et même étouffant. La plénitude entre nous est de ne jamais minimiser nos envies personnelles, de tranquillité ou de solitude. Alors je vis ma philosophie et mes impétuosités avec une élégance harmonieuse. Notre entente à John et moi est sans ombre parce qu'il respecte mes choix et inversement. Tout semble parfait et nous réussir à souhait.

Onze années sont passées, jusqu'à ce que le tourment s'insinue imperceptiblement, s'ancre dans mon esprit surnoisement, pour m'anéantir et sacrifier ma propre vie. Là, je me suis agenouillée devant la mort, sans cri, me suis éteinte comme une bougie.

Mes pensées s'attendrissent. Ma plume se fait nostalgique tandis que mes larmes coulent. Les cris de mon cœur, où résonne ma mélancolie, me submergent. Je plonge dans le passé, tout à coup, je vois défiler ma vie dans un goût de bonheur qui raconte ma douleur.

Chapitre 1

1981

John et moi prenons le bus ensemble, dans le même village, pour nous rendre au lycée de la ville d'à côté. Durant le trajet dans ce tas de ferraille bruyante, il se mêle à la fumée de cigarette du chauffeur, des cris retentissants, et un fond de musique sortie d'un vieux poste au son déglingué. Nous étudions dans des écoles différentes. Sans dire un mot, à chaque fois que l'on se rencontre dans ce couloir de sièges étroits en cherchant une place, nos regards distants se croisent du coin de l'œil pour exprimer un salut timide. J'avoue le trouver séduisant, c'est parfois perturbant. Ses yeux sont si profonds que je m'y perds secrètement au fil de ces pudiques échanges. Il se passe quelque chose depuis plusieurs mois entre nous, mais ni lui ni moi n'osons nous adresser la parole, ni même un sourire, jusque-là. L'année s'écoule très vite. L'heure des grandes vacances a sonné. Je flirte avec des distractions paradisiaques pratiquement tous les jours, vis de merveilleux moments en pleine mer avec mon père, sur son magnifique hors-bord, mon plus précieux trésor. Une vedette rapide de dix mètres cinquante et 190 CV. Nous ne sommes pas une famille riche, mais vivons aisément. Mes journées défilent près des miens dans une gaieté constante, où l'amour véhicule une joyeuse harmonie qui accompagne mes passions aussi. Ce début de congés promet encore un bel été à vivre. Puis, arrive un jour ce qu'on appelle le destin. Mon amie et voisine Christine me téléphone cette fin de matinée pour m'annoncer une jolie soirée improvisée en perspective. Elle

me sollicite pour la rejoindre. Christine adore chanter. Je l'encourage à se lancer dans ce monde du spectacle. Elle vient très souvent chez moi avec son micro, le son est bien plus net pour ses répétitions de chant avec le matériel sono de mon père. Je me prends un peu pour son manager. Mes avis comptent pour elle. Plus tard, elle travaillera dans un grand orchestre très connu, puis fera partie des chœurs de quelques artistes célèbres jusqu'à ce qu'elle devienne chanteuse professionnelle. Je dois dire qu'elle a un immense talent, beaucoup de charisme et une jolie voix. Une petite route sépare nos maisons de seulement vingt mètres, et permet donc de nous voir facilement à tout instant. Nous sommes très proches malgré notre état d'esprit complètement opposé. Elle est très jolie et adore le monde de la nuit, les discothèques aussi. Jamais nous n'avons eu la moindre querelle. J'adore ce qu'elle dégage, cette facilité à être femme dans ses habits toujours séduisants et ses lèvres colorées d'éclats de rouge sensuel. J'admire ce sens qu'elle incarne et que je n'ose imiter. Je n'ai jamais aimé le maquillage, si ce n'est ce magnifique rouge à lèvres porté avec classe que j'honorerai bien plus tard. J'avoue qu'on ne passe pas inaperçues toutes les deux, même si nous sommes différentes. Elle est bien plus libre que moi et vit de sa musique. Je suis très sociable et réservée en même temps, mais avant tout, je suis sportive. Je deviendrai « d'apparence » une vraie dame en savourant ce savant mélange d'élégance et de sensualité, sur un physique gracieux et raffiné, mais des années après. Une très belle et inoubliable amitié nous liera fortement pendant plus d'une vingtaine d'années. Nous sommes toujours des amies aujourd'hui même si les occasions de se voir se font très rares.

Je demande alors à mes parents l'autorisation de sortir, tout en leur indiquant l'endroit où je serai. Je n'ai que dix-sept ans, mais accompagnée de plusieurs amis, tout près d'ici, le temps d'un dîner à la bohème, ils ne peuvent refuser ? Je ne sors pas souvent la nuit. Cette fois-ci, j'espère vraiment qu'ils vont céder. C'est gagné ! Ces

derniers peuvent se montrer indulgents parfois, à la seule condition de ne pas dépasser minuit pour rentrer. Cette permission me semble si familière que mon humour la compare à celle de Cendrillon.

« Donnez à ceux que vous aimez des ailes pour voler, des racines pour revenir, et des raisons de rester ». Dalai-La

J'accepte donc la proposition de mon amie. Il est encore tôt. La journée va me paraître longue tout à coup, quand la voix de mon père résonne. Tel un écho, me détachant de l'idée que je me fais de ma soirée. La mer m'appelle.

— Kim, jette un œil du balcon ! Quel bel horizon ! L'eau ressemble à une nappe d'huile ! Ça te dit ? Je t'attends ? Il n'a pas fini les mots de sa phrase que mon sourire répond déjà à sa question :

— Super P'pa ! J'enfile mon maillot, j'arrive !

Mes plus belles évasions personnelles sur les eaux limpides dureront huit mois sur douze pendant plus de vingt ans. De voir et de ressentir notre bateau couper l'eau en deux dans sa vitesse, m'enivre d'enthousiasme, insatiablement. J'ai l'impression de toucher l'horizon entre les couleurs chevauchant la mer et le ciel. À peine sommes-nous arrivés au port, situé à 500 mètres de notre maison, que je me libère de toute mon excitation à propos de ce qui se prépare pour ce soir. Je plonge dans ce bleu cristallin pour chausser mon ski. Le bateau me tire sans douceur et sort mon corps de l'eau toujours avec ce fabuleux même effet. Je suis en monoski, chausse un seul pied pour avoir plus de stabilité dans l'accélération. Une fois bien redressée, tractée par le palonnier, je place mon autre pied derrière, dans un appui profond pour mieux contrôler la vitesse, et là, c'est l'extase ! Mon endurance devient jouissive lorsque la sensation de déployer mes ailes pour m'envoler m'enivre. L'effet de la coque frappe de plus en plus fort pendant que mes jambes l'accompagnent. J'oublie tout. Je ne me rassasie pas des joies de la glisse sur ce tapis bleu turquoise, apprivoisé à

mes cascades. L'impression de disparaître dans une autre dimension me transporte, comme si j'étais propulsée vers une lumière douce et violente à la fois. Mon corps est projeté avec une telle puissance, alliant célérité et enchaînements de mes figures, que je hurle à m'égosiller. Seule la mer entend ce cri de renaissance, à chaque fois comme une délivrance. Un paradoxe surprenant à côté de ma pudeur émotionnelle, mais j'aime cet effet presque irrationnel et réel en même temps. Mon père rit devant tant d'expressivité. Je sais qu'il est tout aussi passionné de navigation que moi de ski nautique. Le besoin d'user mes capacités physiques et mentales est inévitable jusqu'à ce que les douleurs dans mes muscles me ramènent à la réalité...

Parallèlement à mon engouement marin, les périodes en famille sont d'abord une priorité à côté de mes loisirs à profusion, parfois sans limites. Je sais déterminer ce qui m'apporte de l'harmonie stable dans ma vie, des bienfaits pour le corps et pour l'esprit. Ma course arrive à sa fin. Je passe devant mon phare, en le défiant, comme un au revoir, tout en slalomant. Il est mon repère et m'attire tel un aimant depuis toujours. D'ailleurs, Séverine et moi allons régulièrement promener ses deux caniches en toutes saisons dans ces lieux propices. Nous avons deux autres chiens mais le berger allemand de mon père et le briard de mon frère Pino ne sortent qu'avec eux...

Je réalise souvent et toujours d'excellents moments à crapahuter sur ces rochers, amants de cette étendue bleutée, aussi intrigante que fascinante. Cela étant à chaque fois que je me retrouve face à ce tableau marin. J'aime la bipolarité de ce phare, parce qu'il est la référence d'une des sources de mes joies. Il peut être paradoxalement mon refuge dès que je me sens triste. J'exhale l'écume de cet air salin. Mes chagrins prennent alors tout leur sens, entre terre et mer, comme si nous jetions nos déboires dans une trouble transparence. Ensemble, pour se débarrasser alors de ce qui assombrit cette immense eau bleutée et de tout ce qui peut

m'empoisonner. C'est le seul endroit où mon âme se parfume de pérennité...

Dès notre retour, mon père et moi amarrons le bateau et quittons le port. Le cœur noyé de sensations de bienfaits, comme si quelque chose me prenait par la main pour illuminer ma fougue. Arrivé à la maison, je rejoins ma famille en me joignant au bon goûter. Un rituel apprécié. Une fois ce délicieux partage d'amour et de régal terminé, je m'empresse d'aller trier mes vêtements pour cette soirée qui m'attend. Ce n'est pas un bal après tout, ce qui facilite mon choix. Je commence par une bonne douche. Mon pantalon en jean bleu clair et mon tee-shirt blanc sont bien étalés sur mon lit. Je m'entoure d'un grand drap de bain pour me sécher, m'habille, chausse mes pieds de petites sandales en cuir blanc. Je me parfume légèrement d'un brin de mon fidèle parfum « sweet-honesty », à l'essence poudrée d'agrumes, de miel sucré, avec une note de musc, de vanille et un soufflé de géranium. Ces odeurs accompagnent ma bonne humeur. L'impression d'être immergée dans un champ de fleurs et de couleurs me ressemble bien. Un coup de peigne sur mes cheveux châtons qui tombent jusqu'aux épaules. Un brossage dentaire méticuleux. Un dernier tour sur moi-même, pour vérifier d'un coup d'œil, que rien ne choque devant ce miroir encastré à mon armoire en bois, d'allure glauque. Tout a l'air parfait. Je suis rapidement prête, en fin de compte. Je m'en vais chez Christine, sans oublier mon pull bleu préféré, que je pose sur mes épaules, les manches nouées autour de mon cou. Au cas où j'aurais un peu froid, je prévois toujours cette petite laine. Nous nous retrouvons tous à l'endroit prévu, près des rochers, à côté de nos plages. Nous sommes un bon groupe de jeunes, autant de filles que de garçons, dont certains que je ne fréquente pas. Quelques-uns arrivent en voiture, d'autres en cyclo ou à pied, étant tous pratiquement du coin. Le soleil tombe tardivement. Vingt-deux heures. Un magnétophone gris encadré de 2 grands haut-parleurs, anime la soirée de musique et de silhouettes dansantes. Nous finissons de

préparer notre festin dans une ambiance amusante. Soudain j'aperçois l'ombre d'une connaissance. Je crois vaciller en me sentant observée par celui qui me plaît depuis longtemps. Il est là, c'est bien lui. Nos regards se croisent avec un sourire mutuel qui se dessine naturellement, sans aucune gêne. Il vient, me salue, pose deux bises délicates sur mes joues, et s'assoit non loin de moi. Je suis troublée et surprise de l'être, tant j'ai réussi à me persuader que les émois précédents étaient certainement le fruit de mon imagination. Je n'ai pas pour habitude d'embrasser facilement les personnes pour dire bonjour, mais là, c'est différent. Je suis heureuse de pouvoir enfin m'approcher de lui, même si, par pudeur mal placée, je ne prête pas vraiment d'intérêt à sa présence. Il a changé. Où sont passés ses beaux cheveux ? Il a le crâne complètement rasé, mais il est toujours aussi mignon. Le ciel s'assombrit, notre feu s'agrandit, entouré de cailloux, nous éclaire tout autour de ces petites flammes. De bonnes saucisses flambent sur la graisse qui alimente la braise. La cuisson terminée, je participe à la confection de sandwiches aux merguez en proposant d'agrémenter de sauce pimentée pour les plus courageux. John me sollicite, histoire d'attirer mon attention. Je m'empresse de jouer le jeu, en vidant un tube d'harissa dans son pain. Je crois qu'il n'a jamais autant souffert pour draguer quelqu'un ! Il fait mine d'aimer ça, mais je sais bien qu'il n'ose pas m'avouer l'excès de mon geste qui met ses lèvres, je dirais même toute sa bouche, en feu. Nos grillades se terminent sur fond de rires et de jolies mélodies. Nous prenons soin d'éteindre le petit brasier en vidant une bouteille d'eau sur la rougeur de quelques bouts de bois encore brûlants, puis nous décidons tous ensemble d'aller sur la plage d'à côté, à peine plus loin, pour finir notre soirée. Quelques-uns décident même d'y dormir. J'aurais bien aimé suivre cette belle idée, mais ma permission de sortie arrive à sa fin...

Je reste avec la bande encore un petit moment. Nous sommes allongés sur le sable, certains se baignent et d'autres discutent. On

m'invite à plusieurs reprises à plonger, mais je n'ai pas mon maillot. Tout à coup, je sens une présence. C'est John. Il me rejoint pour me demander si je reste toute la nuit avec eux. Je réponds que cela est impossible, je dois rentrer. Bientôt minuit. Il me propose alors de me raccompagner. J'accepte tout de suite, évidemment. J'habite à deux pas. Il suffit de monter un énorme escalier, puis longer une toute petite ruelle pour arriver à la maison. Cet endroit est rempli de monde l'été, aucun risque d'être seule ne serait-ce qu'une minute, tellement ce chemin est emprunté ! Cependant, me retrouver avec lui dans sa voiture me paraît irréalisable. J'en ai si souvent rêvé quand il passait devant chez moi ces deux dernières années, notamment quand il faisait le beau en roulant un peu trop vite, avec le son de son autoradio Pioneer à fond. Je crois que la vitesse aurait été une des raisons de m'en éloigner très vite, car je ne supportais pas les irresponsabilités de gamins, mais je suis restée tolérante cette fois-ci. D'ailleurs, il a failli m'écraser deux ans plus tôt : je traversais la route tranquillement pour rejoindre mon amie Christine, lorsque j'ai entendu un son de grincement de freins déchirer le sol et crier sur le goudron sur plusieurs mètres, pour piler devant moi. Une odeur de caoutchouc brûlé envahit tout à coup notre rue. Paralysée de frayeur, je lui avais jeté un méchant regard. Il avait l'air désolé et m'avait lancé un sourire intimidé. La trace de ses pneus montrait l'usure agrippée sur la route, en restant plusieurs semaines sur l'asphalte. Je crois bien qu'il s'était fait peur tout seul finalement, et n'était pas près d'oublier cet incident qui aurait pu être fatal. L'heure de rentrer s'impose amèrement. Mes parents doivent surveiller leur montre avec impatience. Je fais un signe rapide de la main en criant un ciao à tous les copains, avec un esprit imbibé d'un air de fête. Ils s'exclament tous aussitôt un « à bientôt Kimy ». Je me dirige ensuite vers le parking où John m'attend. Je ressens de la chaleur en moi. L'impression qu'il est le soleil et moi la lune. Sa présence me brûle, la mienne l'électrise. Il est appuyé contre le capot de sa voiture, les clés dans la main, les

bras croisés. Il me plaît tellement. J'ai envie de lui sauter au cou et de l'embrasser comme jamais je n'ai eu envie de le faire. J'aperçois sa belle silhouette sexy, valorisée par ses muscles apparents sous un tee-shirt blanc presque collant, mais pas trop. Je déteste les jeunes aux débardeurs trop tendus sur la peau. Ils sont catalogués comme des hommes trop prétentieux ou bouffons. On les surnommait à l'époque « les Mia », et ça ne m'a jamais attiré. J'arrive à sa hauteur, quand il me devance pour ouvrir la portière côté passager. Quelle galanterie ! Je m'assieds et pense que c'est bien dommage que j'habite si près, car j'aurais aimé bavarder un peu plus avec lui. En l'espace de trois minutes, il a juste le temps de me demander si nous pouvons nous revoir, tout en attrapant ma main posée sur mon genou, que je retire aussitôt, malgré moi. Un réflexe ou un refus pour ce geste trop rapide à mon goût. Je me sens mal à l'aise tout à coup, et retiens presque ma respiration de peur qu'il n'entende mon cœur battre bien trop fort. Il se gare devant mon portail. Je quitte le siège de sa voiture un peu vite, avec un au revoir troublé. La nuit nous observe. Je perçois, malgré l'obscurité, une lueur enfiévrée dans son regard. Je le remercie, tout en refermant délicatement la porte. Il ne s'attarde même pas une seconde et part vers la plage rejoindre la bande. J'attends que ses feux de route disparaissent pour sauter de joie, puis rentre doucement me faufiler sans bruit dans la maison. Mon petit quart d'heure de retard pourrait me pénaliser, mais ne m'inquiète pas. Je suis tellement heureuse. Je ris toute seule, me déshabille, me douche, me brosse les dents et enfile mon long et large tee-shirt en guise de chemise de nuit d'été, puis m'allonge sur le lit discrètement. Un sourire se dessine sur mes lèvres et ne les quitte plus. Qui n'a pas envie à cet âge, de faire partie d'une bande d'amis avec la personne qui nous plaît ? Un long jeu de séduction anime les cœurs. Ce soir, c'était la panacée entre l'amitié et ce jeu glamour avec mon esprit, toujours prêt à aller traquer la joie. Je crois bien

que je suis encore plus charmée par ce petit ensorcellement inattendu...

Le lendemain matin, je me lève très tôt, comme d'habitude, en savourant mon thé au miel de lavande. J'ai bien dormi. Peu, mais profondément. La fête de la veille remplit encore mes pensées. Tout me paraît agréable aujourd'hui. Les oiseaux chantent plus fort. On croirait qu'ils accompagnent de leur mélodie mon cœur enchanté depuis mon réveil. Je me sens tellement joyeuse, même si je suis prise un court instant d'une mélancolie qui efface ma certitude par le doute : va-t-il me recontacter pour que l'on se revoie ? En général, je suis de celles qui ne broient jamais du noir et ne se posent aucune question à ce sujet. À croire qu'il faut un début à tout. Finalement, je préfère me dire que tout ne sera plus qu'un bon souvenir...

Il n'est pas encore midi, je passe chez mon amie Christine pour connaître l'heure à laquelle elle pense me rejoindre, comme elle me l'a mentionné hier. Je ne m'attarde pas. Je dois terminer mon tour de ménage. Nous avons quelques tâches à effectuer, ma sœur aînée et moi. Je préfère m'en débarrasser le plus tôt possible. L'heure de déjeuner est là. Ma tendre mère est une excellente cuisinière. Nous dégustons ce délicieux repas familial tout en nous racontant nos projets pour le reste de la journée. Le bonheur de se retrouver se mêle au régal culinaire de ce plat italien. Nous savourons ses succulentes lasagnes qui sont, sans aucun doute, l'un des mets les plus appréciés au monde. Après avoir fini de manger et de tout nettoyer, nous partageons tous ensemble, comme le plus souvent d'ailleurs, nos moments de baignades. Nos amusements aquatiques sont accompagnés d'un joli fond de musique qui anime la gaieté de nos conversations, de nos rires, nos jeux ou même nos pauses lecture. Une sieste se veut efficace pour les plus vieux. D'autres arrivent par surprise, amis ou famille, et se greffent aux récréations de vie. Plus tard, Christine se rallie à nous. Ces belles habitudes se font toujours avec le même plaisir. Les entraînements de chants se

répètent. J'écoute ses chansons d'une bonne oreille quand tout à coup, ses yeux bleu océan au regard coquin se posent sur moi, tout en mettant son micro en stand-by. Elle rit. Puis, me demande avec humour, comment s'est passée ma fin de soirée avec John. Je lui raconte ce palpitant petit épisode sans vraiment d'importance, en fait. Son sourire malicieux laisse imaginer la suite : j'aurais so-disant « le gars dans la poche ». Je n'y crois pas du tout. Cette expression ne me plaît pas vraiment même si le sens est probable et me flatte. La fin d'après-midi approche. Elle doit se préparer pour participer à une boum ailleurs et me propose de me joindre à elle. Je n'ose pas demander l'autorisation à mes parents. Ce n'est pas grave, je n'en ai pas très envie. Je l'accompagne chez elle, histoire de la conseiller sur ce qu'elle porte le mieux en cette occasion. C'est ce qu'on fait régulièrement avec mes sœurs lorsque nous sortons. On aime nous aider à s'apprêter. Mon aînée me coiffe le plus souvent au milieu de la famille qui nous complimente durant ces instants joviaux, comme si nous préparions notre mariage à chaque fois. Une sortie nous implique tous. C'est émouvant en y repensant. Nous sommes toujours joyeux dès que nous quittons notre cocon en beauté, même un court instant. Leur avis nous importe toujours pour être « parfaites »...

Deux jours plus tard : Je bois mon thé tranquillement, contemplant la mer du haut de mon balcon, à l'ombre, sous les tuiles brûlantes. Je joue à cache-cache avec les rayons de soleil qui s'amuse à vouloir m'atteindre tout en m'aveuglant. Les cigales accompagnent mon âme choyée par leur chant rituel. Le soleil se mêle encore et toujours aux cris des mouettes, au chant d'oiseaux. Cette ambiance fusionne souvent miraculeusement à mes sens, à mes plaisirs. Je me répète toujours que le bonheur est là ! Lorsque l'on sait notre cadre de vie. Tout à coup, je vois une voiture rouge qui se gare devant mon portail. C'est John. Il s'avance timidement.

Je baisse la tête, un peu gênée d'aller à sa rencontre, vu ma tenue. J'aurais presque préféré pendant un instant partir en courant, mais mes jambes ne m'auraient pas suivi. Je rassemble alors toutes les forces que j'ai en moi, m'arme de courage pour l'accueillir sans laisser percevoir mon émoi. Ma gorge est serrée, aucun son ne semble pouvoir en sortir. Mais que m'arrive-t-il, encore une fois ? Décidément, je perds tous mes moyens en sa présence. J'arrive à dénicher tout de même un sourire. Encore en tenue de nuit, les cheveux en pétard, je me sens mal à l'aise lorsque sa voix se fait maître de mes émotions :

— Salut, Kim, je ramène ton pull. Tu l'as oublié l'autre soir. J'aurais bien voulu le garder pour sentir l'odeur de ton parfum, mais j'ai préféré te revoir ! me dit-il avec un air amusé. Il me le tend à travers les barreaux. Je suis d'apparence assez décontractée, mais en réalité, je suis tout excitée et très embarrassée. J'ai toujours été naturellement à l'aise, mais là, je me surprends. Il ne me laisse vraiment pas indifférente. Que dire d'autre que :

— Ah ! J'avais complètement oublié, je te remercie !

J'attrape mon petit lainage, encore gênée de ma tête à moitié éveillée, en lui rendant ce sourire, près de me faire tomber à la renverse. Il reste immobile quelques secondes comme s'il attendait que je lui propose d'entrer boire un café. Je n'ai vraiment pas envie de le recevoir dans cet état, et encore moins passer un moment avec lui si tôt. D'ailleurs, l'imprévisibilité ne m'aime pas toujours. J'apprécie être avertie à l'avance, même si j'ai eu parfois de belles surprises, mais j'ai horreur quand on s'impose chez moi sans invitation. J'aime mes matins dans le calme, sans bavardage, me délecter à écouter le silence, puis entendre les miens me rejoindre...

J'ajoute, pour couper court à cet effet confus :

— À bientôt, John !

Je lui tourne le dos rapidement, m'avance à l'intérieur de mon jardin, fuyant ses yeux qui me scrutent. Tandis qu'il s'attarde en me regardant m'éloigner, il remonte enfin dans sa voiture, démarre.

J'entends crier par la fenêtre pendant qu'il recule, une voix mêlée au bruit de son moteur :

— Hey Kimy ! Tu fais quelque chose ce soir ?

Je réponds en forçant un peu le son de ma voix qui se veut claire :

— Je vais voir Christine, nous irons certainement boire un coup au Verdon ou au Normandie ! Ce sont les deux petites brasseries que nous avons la chance d'avoir sur notre plage à deux pas d'ici. Je n'ose pas relever le couvre-feu que mes parents m'imposent à mon âge même si parfois j'arrive à les dissuader. J'espère, pendant les deux secondes qui suivent, que cette soirée aura lieu et que John nous rejoindra, si j'en ai l'autorisation. Sa présence ne me déplairait pas. John me fait un signe de la main et s'en va en accélérant si fort que je ne sais même pas s'il a entendu ma réponse.

Soudain, sa voiture réapparaît. Il s'arrête en freinant brusquement et crie :

— J'aimerais bien te revoir, à bientôt, Kim !

Il se volatilise aussitôt. On dirait qu'il fuit sa timidité. C'est drôle et plaisant. Je remarque qu'il m'amuse et me fait rire.

Plus tard, en début de soirée, Christine vient me chercher comme prévu. J'ai eu le feu vert de mes parents. Nous longeons notre petit chemin et comme à mon habitude, je m'arrête un instant. J'observe notre cadre de vie. J'aime cette transformation, quand le paysage des flots au loin s'assombrit et reflète dans mon esprit. Je n'apprécie pas seulement cette sortie mais aussi ce qui précède cette nuit qui se transforme en bouquet final. Comme si une incantation paraissait dans ce soleil couchant. Un peu comme si tout renaissait. C'est une aubaine d'être en vacances toute l'année au bord de la mer. Un régal m'emplit rien que d'écouter ce bruit blanc de vagues, devant cette peinture onirique qui m'amène toujours vers les étoiles. Interdiction de se plaindre en vivant dans un tel ornement. Être près de cette longue étendue de sable, garnie

de galets et de rochers sur les côtés, exemplifie sans cesse mes yeux de bienfaits...

Nous rejoignons enfin l'une de nos deux brasseries côte à côte. Le plaisir de boire des cocktails les pieds dans l'eau n'est plus utopique. Il existe. Parfois, nous nous réunissons la journée avec quelques amis à ce même endroit, pour jouer au baby-foot en maillot. Une pause appréciable après nos baignades.

Cette petite soirée avec Christine se veut courte. Nous sommes toutes les deux installées à une table ronde, en plein milieu de la terrasse du restaurant de la plage. Peut-être que nos copines vont nous rejoindre. Christiane est souvent avec nous. Elle vient de Paris et vit ici durant tout l'été avec sa grande famille qui compte onze frères et sœurs. On rit beaucoup lorsque d'autres s'invitent à nous rallier, dont deux sœurs jumelles avec lesquelles j'ai bien sympathisé. Un serveur se pointe très élégamment en attendant notre commande. Pour moi ce sera un Gini. Ça change de mon habituel diabolito menthe. Je deviens fan de cette nouvelle boisson au goût de citron. La publicité m'a donné envie d'y goûter : c'est une jeune fille qui sort de l'eau avec une telle sensualité, la bouteille à la main qui remonte jusqu'à ses lèvres. J'adore cette symbiose entre la mer, la femme et cet « élixir » qui me désaltère sobrement.

Deux heures passent, nous sommes prêtes à rentrer. Tout à coup, l'étrange impression d'être observée me laisse un effet de gêne, mais je n'ose pas me détourner dans cette direction. Deux charmants jeunes hommes, installés à une table non loin de la nôtre, envoient le serveur nous offrir un verre. Non seulement je n'ai plus soif, mais je ne risque pas d'accepter. Ils se seraient invités à nous accompagner ! Par politesse, je fais un geste rapide, presque intimidé, faisant mine de les remercier. Je dévie ensuite mon regard à l'opposé du leur. L'indifférence n'est pas obligatoirement du mépris, mais elle est bien là. Ils n'insistent pas. J'apprécie.

Christine se moque de moi avec bienveillance. Elle me sait craintive envers les inconnus et connaît ma mentalité, l'embarras que je ressens de nous faire draguer. Elle aussi d'ailleurs ne se lie pas facilement. Je souris toute seule en y pensant. Je surveille ma montre sans vouloir m'attarder. Le lever sera tôt ce dimanche pour un petit job saisonnier. Je garde des enfants pour pouvoir me payer le permis de conduire et gagner un peu d'argent de poche. J'adore m'occuper d'eux, ils me le rendent bien, même un peu trop. Ils pleurent pour ne pas que je m'en aille. C'est touchant. Certaines mamans en viennent à me jalouser avec humour et à me faire culpabiliser...

Une semaine s'écoule. Je reviens de mes périples nautiques, quitte le port, le ski sur mon épaule pour rentrer chez moi. Mon amie Christine me rejoint en cette fin d'après-midi de ce beau lundi. Le sourire aux lèvres, elle m'annonce d'un air malicieux que John est venu la voir la veille, lui demander mon numéro de téléphone. Elle est limite plus heureuse que moi. Je lâche tout, saute de joie, à croire que je viens de gagner au loto. Une euphorie, presque hystérique, me soumet à cet élan stupide qui ne me ressemble pas vraiment. Je me souviens d'ailleurs lorsque Christine me comparait à Mélanie Hamilton, la cousine de Vivien Leigh, l'actrice principale du tournage : Autant en emporte le vent. Elle me trouvait trop sage et faisait allusion à une similitude fondée. Ce film reste d'ailleurs un de mes préférés. Mes deux sœurs sont là. Elles observent en éclatant de rire, la scène démonstrative et théâtrale dont je fais preuve en parlant de John. Elles sont mes premières véritables amies. Je ne leur cache rien et vice versa. Elles savent tout de mes émois. La plus jeune, ma Séverine, a quatre ans à peine, mais comprend tout. Jusqu'à ses dix-huit ans, elle sera mon binôme. Ç'aurait pu être une relation fusionnelle toute notre vie entre nous deux. Mon autre sœur a vingt ans. On la surnomme Scarlett parce qu'elle a la philosophie de penser et dire dans toutes situations : « on verra, ça ira mieux demain », une réplique du film

que j'évoque plus tôt *Autant en emporte le vent*. Je les aime mes sœurs tout comme mon frère Pino. Les jours passent, ils sont bien remplis entre mes activités, mes plaisirs vacanciers et quelques besognes journalières, mais sans aucune nouvelle de John. Curieusement, je ne suis ni étonnée ni désenchantée. Je relativise tout en me disant que si nous ne devons plus nous voir, je n'allais pas en mourir. C'est peut-être mieux ainsi. Je dois vivre avant de tomber véritablement amoureuse de John ou d'un autre. Jusqu'à cet appel téléphonique, ce doux matin. Je ne sais pas pourquoi, il sonne à toute heure de la journée habituellement, mais là, j'ai eu un pressentiment, comme si la sonnerie était différente pour m'avertir d'une éventuelle surprise. Ma mère décroche, puis m'appelle, avec un air interrogatif. Les sourcils froncés, le regard douteux, elle me tend le combiné et s'exclame :

— Tiens ! Un John te demande !

Je deviens rouge comme un coquelicot. Mon cœur bat la chamade. Jusque-là, aucun garçon ne m'a fait cet effet, à part un petit italien que j'ai connu lors d'une compétition de natation dans un camping durant nos congés d'été. J'avais douze ans. Il est venu me dire bravo après ma victoire contre une cinquantaine de jeunes. Il était trop beau, Paolo ! Un brun aux yeux verts. Nous avons le même âge. Il ne savait pas dire un seul mot en français. Les jours suivants, un lien amical s'est tissé entre nous deux. Nous avons correspondu les deux années suivantes. Ses jolies déclarations à mon égard étaient marrantes, mais nous étions si jeunes. Je jouais encore à la poupée. Petite éclaircie au cœur, très vite partie. Les chéris ne servaient à rien à mon âge. Plus tard, j'ai eu deux petits amoureux qui n'ont duré que le temps de trois sages bisous. Je me sentais mieux toute seule finalement, jusqu'à ma rencontre avec Jean-Michel. J'avais seize ans. Nous avons flirté ensemble quelques mois lorsqu'un gentil Marc, à peine plus âgé que moi, est entré dans ma vie. C'était un ami du beau-frère de Christine. Je

n'oublierai jamais nos moments de rires. Lui, c'était Donald et moi Daisy pour ne pas dire « Pierre Richard ». J'aimais beaucoup sa gentillesse, sa maladresse aussi. Il me parlait souvent de son grand frère, mort d'un accident de moto. Sa peine m'émouvait. Rien d'autre qu'une belle amitié nous a unis tous les deux, même s'il avait souhaité davantage, durant bien longtemps. C'est au cours de cet été que John apparut comme une fatalité. Il n'existait que lors de nos allers et parfois retours d'école avant cette fameuse soirée barbecue. À ce moment-là, j'avais eu le choix entre Jean-Michel, ma courte histoire qui a duré huit mois et Marc qui n'attendait que mon aval. Ma mère a pris soin de mettre fin à ces précédentes « relations ». Elle a toujours surveillé de très près mes fréquentations. J'ai toujours compris sa bienveillance, mais qu'est-ce que c'était pesant ! Ces jeunes étaient sérieux et avaient mon âge. Je ne boudais jamais ni ne me plaignais, ceci dit. J'acquiesçais. De surcroît, je n'ai jamais été certaine de mes sentiments ni jamais été amoureuse. Toujours très ou trop réfléchie jusqu'à ce que mon John arrive. Enfin, son coup de téléphone me rend complètement distraite, illumine mon regard et brûle ma poitrine. Je ne résiste pas à mon euphorie, je suis gaie comme après avoir bu quatre flûtes de champagne. Je colle l'appareil à mon oreille. J'entends sa voix qui m'émeut bizarrement :

— Salut, Kim, c'est John !

Si le combiné était un thermomètre, la température de mes émotions le ferait grimper à la seconde...

— Hey salut, tu vas bien ?

Quel cliché, je ne trouve rien d'autre à dire. Quelle idiote suis-je donc ! Ma voix sonne comme un hymne de note désaccordé.

— Ça te dirait qu'on aille au cinéma ce soir ? me demande-t-il.

Euh, comment lui dire que je n'ai pas souvent le droit de sortir le soir ? J'ai honte ! Je déteste ce mot mais il est pourtant le fléau

de notre société. La honte est un sentiment qui naît seulement face au regard des autres quelque part. Je devrais soigner cette option humiliante en prenant de l'âge. Je vais y réfléchir...

— Eh bien, c'est très gentil, ce serait avec plaisir si tu me proposes à nouveau, car j'ai du monde à la maison !

En effet, nous recevons des invités, mais ce n'est pas la véritable raison. J'espère avoir encore quelques « jokers » de la part de mes parents avant la fin de mes vacances ! John a l'air déçu, sa voix se fait moins gaie. Il rétorque :

— Ah ! OK, pas de problème, une autre fois alors. Tu es occupée cette après-midi ?

— Non, je n'ai rien de prévu, si ce n'est aller me baigner à la plage avec des amis, à condition que je ne parte pas en mer avec mon père !

John tente tout pour me revoir. J'aime bien l'idée, néanmoins, s'il ne m'avait pas attirée depuis si longtemps, je l'aurais gentiment envoyé sur les roses. J'ai toujours eu en horreur ceux qui insistent quand j'essaie d'être diplomate et que je n'ai pas envie de répondre à leur invitation. Sauf qu'avec lui, je n'espère que ça. Je suis un peu le genre de filles inaccessibles pour beaucoup à cette époque. Un détail qui paraît prétentieux, mais qui a de l'importance. John reste silencieux un instant, puis s'exclame d'un ton timide et presque coquin, comme s'il montait un plan pour nous retrouver à tout prix aujourd'hui :

— Je peux te rejoindre ? De quel côté de la plage seras-tu ?

Je réponds sans conviction, d'un ton naturel :

— Je serai certainement où je suis habituellement, devant les pédalos, au milieu de la plage avec des amis, ou bien complètement près des escaliers, sur le côté d'un des plus gros rochers ou encore, près du Normandie ! (le nom de la brasserie)

— Tu veux que je te cherche comme on chercherait un rubis dans le désert ?

Est-il sérieux ?

— Pas du tout, cela dépendra du monde qu'il y aura ou pas ! Euh, ta métaphore me semble surévaluée ! dis-je, d'une voix souriante mais intimidante.

— D'accord ! abrège-t-il d'un ton très aimable.

Notre conversation est courte et tellement inattendue que je suis pressée de raccrocher.

— Bon, je pense qu'on se verra si tu es d'accord, Kim, je serais vraiment content !

Je réponds rapidement, d'un large sourire qui se dessine sur mes lèvres, comme si John me voyait :

— Euh, OK ! Alors peut-être à tout à l'heure.

Je raccroche. Mal à l'aise. Peur de ne pas être à la hauteur. Avoir écourté cet appel est absurde. Je ne suis pas timide ni stupide à ce point, mais ne pas trouver les bons mots ou tenir de longues conversations quand je suis impliquée « émotionnellement » m'influence bizarrement. Ce doit être un manque de maturité. De même pour ces idées folles qui m'effleurent et me questionnent : si notre approche se passait mal et qu'aucun de mes amis ne nous rejoignait ? Est-ce que je serais bien en sa compagnie ? Je ne sais plus trop ce que j'aimerais, soudainement. Je finis par me rassurer. Après tout, si quelque chose ne me convenait pas, je n'aurais qu'à rentrer. Je débarrasse la table, hâte de m'en aller. Quelle chance, aujourd'hui, pas de monde à la maison. Habituellement, je me dépêche de finir la vaisselle pour sortir, car une énorme pile d'assiettes m'attend. Le nombre de personnes promet le nombre de couverts. Le lave-vaisselle n'est même pas dans une idée de projet. Aucun espoir de sortir le week-end à part pour skier avec mon père. Nous avons constamment la maison pleine. La raison pour laquelle je préfère les jours de semaine pendant les vacances ! Famille, amis, s'invitent facilement. Notre demeure est un peu la maison « du Bon Dieu ». Je reconnais que ce n'est que du bonheur malgré l'abus qui y règne. Tout me semble harmonieux, même avec l'impression de recevoir tout un village dans la gaieté, tellement

nous sommes nombreux, mais heureux. Néanmoins, il faut bien aider nos parents pour que cela reste un plaisir pour tous. D'ailleurs, je me demande comment ces derniers ont pu recevoir autant de monde, entre le travail que cela donne, mais aussi le montant des coûts à chaque fois. En revanche, j'aurais eu autant de joie en espaçant ces week-ends fêtards. Le plaisir de prendre un peu de temps pour soi est essentiel, mais je ne sais pas encore si cette saveur est si belle. Mes parents ont le courage, avec l'envie de s'investir aussi souvent, par distraction, dans la joie des bienfaits. Certainement qu'ainsi, ils oublient un instant la douloureuse épreuve d'avoir perdu leur fils de huit ans. Mon pauvre petit frère Franck est mort l'année qui a précédé notre emménagement dans notre joli village : Franck avait cette façon particulière de nous aimer avec pudeur mais tellement infiniment. Sa timidité se transformait en guerrier déjà à huit ans. Il aidait les plus faibles. Il était bon et sensible, mais si courageux. Il me faisait toujours rire. Nous étions très fusionnels. Notre vie était si belle. Trop belle. L'amour et la joie du foyer régnaient dans l'insouciance. Quelle famille heureuse étions-nous jusqu'à cet effroyable jour. Je perdis mon enfance, ce 25 mars 1977 où tout bascula : Franck fut enfermé à clé dans notre cave située au sous-sol. Un feu se propagea volontairement...

Mon petit frère était descendu récupérer des roues de poussettes pour se construire un kart. C'était la mode à cette époque. Ma mère avait la grippe pour la première fois de sa vie, plus de 40 de fièvre. Elle était clouée au lit ce jour-là. Je ne l'avais jamais vu malade. Les ténèbres guettaient nos vies. 16 h 40. Franck et moi rentrions de l'école pratiquement en même temps. Lui était à pied. Son école se trouvait à 500 mètres de chez nous. Tandis que mon bus me déposait à quelques minutes près. Je fis à peine quelques pas quand je l'ai croisé en courant. Il descendait l'étage pour aller acheter une bouteille de Perrier pour mon père, à l'épicerie d'à côté. Nous habitions au 2eme étage. Il semblait excité. Étrangement, il revint

rapidement bredouille, en disant qu'il n'y avait plus de Perrier. Aurait-il rencontré quelqu'un, ou était-il attendu et n'avait pas pris le temps d'y aller véritablement ? Le fils de la vendeuse était un adulte mentalement retardé. Il persista plus tard, lors de l'enquête, sur le fait qu'il n'avait pas vu Franck et que cette boisson ne manquait pas dans son magasin. Une question qui restera sans réponse. Franck avait pour habitude de déguster un bon goûter, et me sollicita gentiment, juste après son prompt retour, si je pouvais lui en préparer un. Ma mère, couchée, n'était pas du tout « opérationnelle » ce jour maudit. C'est à cet instant que ce dernier me demanda de l'accompagner à la cave. Empressé, il insistait de façon curieuse. Ma mère refusait absolument qu'il aille seul au sous-sol de notre bâtiment. Franck se répétait :

— Kim, s'il te plaît, je t'en supplie viens avec moi, maman me l'interdit et je dois fabriquer mon kart avec mes amis. J'ai juste à récupérer les roues de nos poussettes ! On a fait le pari du premier qui le terminera ! s'exclama-t-il d'une vive voix pleine de joie et d'attente. Je lui répondis.

— Demande à papa parce que je dois partir chez Lætitia (ma cousine). Je lui ai promis d'aller chez elle après l'école. Pardon Franck, si tu veux bien, demain, je viendrai avec toi ? Je te le promets !

J'avais de la peine de refuser ce qu'il attendait impatiemment. Ce « non » me poursuivra toute mon existence. Lætitia habitait le bâtiment d'en face, à 50 mètres du nôtre. Ces deux tours étaient séparées par une immense terrasse rouge béton, devenue l'endroit où tous les enfants du quartier se retrouvaient. En guise d'air de jeu. Toutes les fenêtres avaient la vue sur cette plate-forme. Ma mère surveillait mon petit frère depuis sa chambre ou la cuisine située juste au-dessus, les rares fois où il y allait avec le consentement de cette dernière. Quelques minutes plus tard, mon père remarqua Franck en train de bouder et lui donna finalement son accord, pensant le rejoindre assez vite. Il devait aller voir notre grand-mère

paternelle, à Marignane, sans s'attarder. Sa voiture était dans le garage. Au premier sous-sol. Chaque locataire avait un box particulier, et une porte en fer séparait ce gigantesque hangar des caves. Peu de temps avant, un de mes doigts avait été écrasé par la lourdeur de cette même porte. Hélas, mon père fut retenu par ce coup de fil qui dura plus longtemps que prévu avec sa mère. Je revois la scène défiler chaque seconde parce qu'il était sollicité à aider celle-ci pour remplir un papier administratif depuis la mort de son père. Mon pauvre grand-père à qui je vouais une affection incommensurable fut huit mois plus tôt, emporté par un cancer. Ce dernier a quitté ce bas monde dans des souffrances comme ce n'était pas humainement permis. Je me souviens de ses derniers mots, ses visions sur tous ses morts comme s'il était attendu. Sa maigreur et son calvaire m'empêchaient de m'approcher de lui, les derniers jours de sa vie. Je m'en voulais, mais j'écoutais déjà si jeune, ce que mon esprit ressentait. J'avais peur qu'il soit encore bien plus mal que je le vois dans cet état. Je n'avais que onze ans et je pensais à ce qu'il pouvait ressentir, à sa pudeur et sa dignité que je me devais de respecter...

Franck et moi quittions notre appartement ensemble juste après l'autorisation de notre père, pendant que celui-ci, le combiné à la main, l'air contrarié, interrompit sa communication avec sa mère, juste deux secondes, le temps de s'exclamer :

— J'arrive Franck !

Mon petit frère a acquiescé, tout content, le sourire aux lèvres, avec un « OK, P'pa ».

Je réplique :

— À toute p'tit frère !

— Super, trop bien, tu verras ce que je vais construire Kim ! On va s'éclater ! Je ferai le plus beau kart !

Ce seront ses derniers mots. Il était 17 h. Je lui ai soufflé un baiser avec le sourire au cœur en l'observant s'éloigner le regard plein d'étoiles. Puis je pris l'ascenseur qui s'arrêta au rez-de-